

COLLECTION
Géographie
CONTEMPORAINE

L'imaginaire géographique

Perspectives, pratiques et devenirs

Sous la direction de
MARIO BÉDARD, JEAN-PIERRE AUGUSTIN
et RICHARD DESNOILLES



Presses de l'Université du Québec

La collection Géographie contemporaine change d'image. Le souci de renouveau de la direction des Presses de l'Université du Québec et l'attachement aux traditions du directeur de la collection ont abouti à un compromis qui rend la collection plus attrayante tout en affirmant la continuité avec sa mission, soit celle de diffuser des travaux de nature scientifique ou pédagogique qui permettent d'enrichir la réflexion géographique. Ce changement est l'occasion d'un rapide bilan. Cette collection qui, au départ, voulait remplir un vide s'est avérée féconde. Depuis 1998, plus de vingt titres ont été publiés, plusieurs ayant donné lieu à des rééditions. Analysant le monde à toutes ses échelles, du mondial au local, des travaux de chercheurs du Québec et d'ailleurs ont interrogé le territoire et les possibilités qu'il offre dans un contexte qui requiert la révision des choix de développement de nos sociétés. La collection devient ainsi ce qu'elle cherchait à être, soit une tribune en langue française pour l'analyse des territoires. La nouvelle image, plus accessible, réaffirme cet objectif. Le monde, dans sa globalité, est impensable sans des repères territoriaux qu'il importe de rendre visibles. Sans ces repères, les liens sociaux sont impossibles, la préoccupation pour le bien commun disparaît et seul l'individualisme a droit de cité. Les repères territoriaux sont nécessaires pour un développement respectueux des générations futures, certes, mais aussi des collectivités qui nous entourent et avec lesquelles nous partageons la planète. C'est ce que l'éducation géographique des citoyens rend possible et c'est le défi qui a guidé et qui continuera de guider les travaux de la collection Géographie contemporaine.

Juan-Luis Klein
Directeur de la collection

L'imaginaire géographique

Membre de
**L'ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES**

Presses de l'Université du Québec
Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450, Québec (Québec) G1V 2M2
Téléphone : 418 657-4399 – Télécopieur : 418 657-2096
Courriel : puq@puq.ca – Internet : www.puq.ca

Diffusion / Distribution :

Canada et autres pays : Prologue inc., 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec)
J7H 1N7 – Tél. : 450 434-0306 / 1 800 363-2864

France : Sodis, 128, av. du Maréchal de Lattre de Tassigny, 77403 Lagny, France – Tél. : 01 60 07 82 99

Afrique : Action pédagogique pour l'éducation et la formation, Angle des rues Jilali Taj Eddine
et El Ghadfa, Maârif 20100, Casablanca, Maroc – Tél. : 212 (0) 22-23-12-22

Belgique : Patrimoine SPRL, 168, rue du Noyer, 1030 Bruxelles, Belgique – Tél. : 02 7366847

Suisse : Servidis SA, Chemin des Chalets, 1279 Chavannes-de-Bogis, Suisse – Tél. : 022 960.95.32



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

L'imaginaire géographique

Perspectives, pratiques et devenirs

Sous la direction de
MARIO BÉDARD, JEAN-PIERRE AUGUSTIN
et RICHARD DESNOILLES



Presses de l'Université du Québec

Vedette principale au titre:

L'imaginaire géographique: perspectives, pratiques et devenirs

(Géographie contemporaine)

Textes présentés lors d'un colloque tenu à Montréal les 26 et 27 oct. 2009.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7605-3245-8

1. Géographie humaine appliquée - Congrès. 2. Imaginaire - Congrès. 3. Banlieues - Congrès.

4. Paysage urbain - Congrès. 5. Urbanisme - Congrès. 6. Territorialité humaine - Congrès.

I. Bédard, Mario, 1960- . II. Augustin, Jean-Pierre. III. Desnoilles, Richard.

IV. Collection: Géographie contemporaine.

GF24.I42 2011

304.2

C2011-941652-2

Les Presses de l'Université du Québec reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada et du Conseil des Arts du Canada pour leurs activités d'édition.

Elles remercient également la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier.

Mise en pages: Interscript

Couverture

Conception – Richard Hodgson et Michèle Blondeau

Photographies – de gauche à droite:

iStockphoto, n° 632079

iStockphoto, n° 4436839

Terrasses du temple baha'i à Haïfa en Israël, Mario Bédard

Table des matières



Liste des figures et tableaux	XIII
Introduction – L’IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE, UN CONTREPOINT À LA RÉALITÉ? PERSPECTIVES, PRATIQUES ET DEVENIRS.	1
<i>Richard Desnoilles, Mario Bédard et Jean-Pierre Augustin</i>	
L’imaginaire et l’urbain: quel imaginaire et quel urbain?	4
Dessain d’un tel positionnement vis-à-vis de l’imaginaire géographique et du périurbain	5
De l’imaginaire à l’utopie en passant par la notion de projet.	7
Les thèmes explorés	9
Partie 1. L’imaginaire et le paysage: la norme en question	10
Partie 2. L’imaginaire séducteur au service du local	12
Partie 3. L’urbanisme affinitaire comme finalité imaginaire?	15
Partie 1 – L’IMAGINAIRE ET LE PAYSAGE – LA NORME EN QUESTION.	19
Chapitre 1 – LE PAYSAGE URBAIN OU LE DÉGUISEMENT DU MONDE.	21
<i>Daniel Le Couédic</i>	
Le chemin des ânes.	22
L’ennui proverbial des villes modernes.	24

Plan générique et architectonique spéciale	25
Concrétiser une expérience	27
Sitte en Amérique	29
Des sédimentations factices	31
« Neuf raisonnable » et déprimants retours	32
Rassurer et plaire	35
Retrouver les vertus particulières	36
Un univers de loisir	38
<i>New Urbanism</i>	39
L'esprit bienveillant de la ville	40
Plaidoyer pour une dialectique	42
 Chapitre 2 – LE PROJET DE PAYSAGES OU L'OPPORTUNITÉ D'UN RENOUVEAU PARADIGMATIQUE ET IDENTITAIRE GRÂCE À UN IMAGINAIRE FÉDÉRATEUR, INSTITUANT ET HEURISTIQUE.	 43
<i>Mario Bédard</i>	
La problématique du paysage et de sa mise en image	46
Limites et contraintes du paradigme cognitif et logique de la Modernité	47
Le renouveau inhérent à un projet de paysage	51
Les vertus imaginalisantes d'un projet de paysage	53
Conclusion	55
 Chapitre 3 – ENGAGER L'IMAGINAIRE POUR PENSER LE DEVENIR DES PAYSAGES DES PÉRIPHÉRIES URBAINES.	 57
<i>Sylvain Paquette et Philippe Poullaouec-Gonidec</i>	
L'imaginaire urbain comme mise en récit de la ville	59
La mise en désir des nouveaux territoires périurbains	60
Intérêt du paysage des périphéries urbaines pour penser l'imaginaire	64
Lecture des valeurs paysagères de la périphérie urbaine de Montréal	66
Processus de qualité porteurs d'imaginaires	71
Engager l'imaginaire des populations habitantes	72
Engager l'imaginaire des professionnels de l'aménagement	74
Engager l'imaginaire des élus	76
Conclusion	77
 Chapitre 4 – <i>J'IMAGINE POUR VOUS!</i> LE RECYCLAGE DES IMAGINAIRES DANS LES PÉRIPHÉRIES URBAINES.	 79
<i>Mayté Banzo, Éva Bigando, Laurent Couderchet et Frédéric Tesson</i>	
Le mythe de la nature en ville comme support des imaginaires aménagistes et politiques	82
Un imaginaire recyclé qui se heurte à l'imaginaire habitant	88
Une méconnaissance de l'espace concerné par les pouvoirs publics	88
Un imaginaire habitant tourné vers l'ailleurs	91

Mais où sont donc passées la concertation et la participation?	92
En guise de conclusion : préserver l’imaginaire habitant avant le formatage de l’action aménagiste	94
Chapitre 5 – LE QUARTIER CHINOIS DE QUÉBEC, UNE APPELLATION ABUSIVE?	97
<i>Martine Freedman</i>	
Repères historiques	98
Le quartier chinois de Québec, une appellation abusive?	100
Les projets de réhabilitation	104
Le quartier chinois de Québec, une construction qui s’appuie sur l’imaginaire	106
Conclusion	109
Partie 2 – L’IMAGINAIRE SÉDUCTEUR AU SERVICE DU LOCAL	111
Chapitre 6 – LE PROJET URBAIN CONTEMPORAIN FAIT-IL ENCORE RÊVER?	113
<i>Sandra Breux</i>	
Penser et circonscrire les représentations géographiques	115
L’aménagement: un jeu de représentations?	117
Représentations et projet urbain : éléments de méthode	119
Le projet Griffintown	120
Échantillon et collecte de données	122
Le projet urbain: représentations officielles et représentations profanes	124
Projet urbain: les différentes facettes de l’utopie contemporaine	132
Chapitre 7 – L’IDENTITÉ QUÉBÉCOISE NATURALISÉE: LA FICTION ARCHITECTURALE DE LA MONTAGNE TREMBLANTE	137
<i>Lucie K. Morisset</i>	
Au Canada français plutôt qu’en Suisse	142
Un village canadien-français	144
Le Vieux-Québec, style villégiature	156
La montagne qui était plus historique que la ville	165
D’une hétérotopie patrimoniale à une hétérochronie fictionnelle	171
Chapitre 8 – PAULETTE À LA MER OU DE L’IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE COMME CONSTRUCTION DU REGARD DE L’AUTRE	175
<i>Olivier Lazzarotti</i>	
Image, texte et contexte	178
Une « modeste station balnéaire »	178
Les années 1930, un apogée touristique local	179
Une famille d’estivants en villégiature	181
Le tourisme, une pratique sensationnelle	182
« Cela va très bien... »	182
« Nous sommes très bien logées... »	182

« Je m’amuse bien sur la plage »	184
« J’ai pris un bain hier... »	185
« Qués-qu’il y avait comme baigneurs »	186
Une certaine image du bonheur	187
« Cher père, Chère mère, »	187
De l’effet Pygmalion des lieux touristiques	188
Paulette en « eutopie »	189
Conclusion: aux limites de la condition géographique	190
Chapitre 9 – L’IMAGINAIRE PATRIMONIAL ET LE PROJET D’URBANISME: PERSPECTIVE COGNITIVE SUR L’AGIR SPATIAL	193
<i>Michel Favory</i>	
Représentations sociales, espace et action d’urbanisme: cadre conceptuel et mode d’analyse	195
Considérations théoriques sur le rapport entre l’espace et les représentations sociales	195
Considérations méthodologiques sur le rapport entre l’espace et les représentations sociales	197
Nos modes d’analyse et corpus	198
L’action patrimoniale d’urbanisme à Bazas	203
L’agenda spatial du projet d’urbanisme	203
La place de la cathédrale de Bazas: lieu sensible et représentations publiques de la règle du lieu	209
La pensée publique sur la spatialisation conforme: l’Architecte des bâtiments de France et les élus municipaux	209
La pensée publique mayorale et la spatialité incluse dans ses représentations du patrimoine	213
La spatialité représentative habitante: écart cognitif et difficile compromis dans l’espace public local sur le sens patrimonial des lieux	215
Conclusion	222
Chapitre 10 – IMAGINAIRE DES BAS-FONDS CHEZ BUKOWSKI	225
<i>Marc Brosseau</i>	
Bukowski et l’imaginaire géographique des bas-fonds	227
« Dé-former les images »: la banalité des bas-fonds	228
Composantes de cet imaginaire	229
Imaginaire conquis ou conquérant ?	232
La médiation de l’imaginaire	234
Chapitre 11 – PRATIQUES ET IMAGINAIRES URBAINS: LA VILLE, SES REPRÉSENTATIONS ET SES ESPACES DE REPRÉSENTATION	237
<i>Suzanne Paquet</i>	
Représentations et imaginaires	238
Représentations et pratiques	240
Représentations et production de l’espace	243
Espaces de représentation	245
Imaginaires et espace urbain	248

Partie 3 – L'URBANISME AFFINITAIRE COMME FINALITÉ IMAGINAIRE ?	251
Chapitre 12 – RECONVERSION DES HÉRITAGES OLYMPIQUES ET VALORISATION DE L'URBAIN : LE STADE DE MONTRÉAL PEUT-IL DEVENIR UN HAUT LIEU DE L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE COLLECTIF? ...	253
<i>Romain Roult, Sylvain Lefebvre et Julien Laurent</i>	
Aspects conceptuels et méthodologiques.	255
Ancrage « spatiotemporel » d'une enceinte sportive.	255
Jeux olympiques et redynamisation urbaine.	258
Le stade comme élément de structuration urbaine.	259
Considérations méthodologiques.	260
Montréal 1976, un héritage lourd à porter.	261
1970-1976, de l'obtention de Jeux modestes à leur extravagance.	261
1976-2006, une cathédrale déchuée.	266
2006-2010, de nouvelles ambitions pour le stade.	269
Conclusion.	272
Chapitre 13 – LES REPRÉSENTATIONS DU « VIVRE-ENSEMBLE » DANS LE DISCOURS PUBLICITAIRE SUR LE LOGEMENT NEUF À MONTRÉAL	275
<i>Anne-Marie Séguin</i>	
Le discours publicitaire comme révélateur des représentations du « vivre-ensemble »	278
Quelques précisions méthodologiques.	279
Le corpus d'annonces publicitaires.	279
Les représentations du « vivre-ensemble » telles que révélées par le discours publicitaire.	280
Conclusion : Qu'est-ce que le discours publicitaire nous enseigne sur le « vivre-ensemble » montréalais?	283
Chapitre 14 – LA RUE RADIEUSE : IMAGINAIRES COLLECTIFS ET GESTION DE L'URBANITÉ EN MARGE	287
<i>Michel Parazelli et Charles Robitaille</i>	
Les exigences sociosymboliques du <i>branding</i> urbain.	289
Représentation sociospatiale et imaginaire géographique.	293
Éléments méthodologiques de l'analyse du contenu des représentations sociospatiales.	297
Variables et indicateurs d'une représentation sociospatiale.	298
Corpus d'articles et méthode d'analyse.	299
Résultats préliminaires.	302
Pôle normatif saleté/propreté.	304
Pôle normatif sauvage/cultivé.	304
Pôle normatif incivilité/civilité.	306
Pôle normatif insécurité/sécurité.	308
L'imaginaire écosanitaire.	310
Conclusion.	312

Chapitre 15 – LE CONFLIT DES IMAGINAIRES DU PÉRIURBAIN	315
<i>Jean-Jacques Wunenburger</i>	
L'imaginaire mystifié des excentrés.	316
L'imaginaire utopique du périurbain	319
L'imaginaire poétique des milieux	321
Archétypo-poétique de l'urbain	323
Conclusion	326
Épilogue – L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE, CONSTITUTIF DE LA CONSTRUCTION TERRITORIALE	329
<i>Jean-Pierre Augustin, Richard Desnoilles et Mario Bédard</i>	
Bibliographie générale	335
Notices biographiques	369

Liste des figures et tableaux



Figure 3.1	Croissance démographique de l'île de Montréal et des municipalités incluses à l'intérieur des couronnes sud et nord de la Communauté métropolitaine de Montréal (1991-2006)	61
Figure 3.2	Mises en chantier relevées à l'intérieur des couronnes périurbaines de la Communauté métropolitaine de Montréal (1998-2008)	62
Figure 3.3	Formes paysagères interpellées dans les enjeux d'aménagement entretenus à l'échelle des municipalités périurbaines de la Communauté métropolitaine de Montréal	67
Figure 3.4	Localisation des images géoréférencées et mises en ligne par les utilisateurs du site Panoramio pour le territoire de l'agglomération de Longueuil.	70
Figure 4.1	Schémas de cohérence territoriale de Bordeaux et Montpellier	83
Figure 4.2	Modèles et chaîne d'information circulaire.	85
Figure 4.3	Une ville plus verte et plus viable.	86
Figure 4.4	Schématisation du nouveau rapport à la nature.	92
Figure 5.1	Carte du quartier chinois dans Saint-Roch.	99
Figure 5.2	Répartition des commerces tenus par des Chinois et de ceux recommandés par leur association en 1951.	102

Figure 5.3	Carte mentale de Benoît Woo de l'emplacement de l'ancien quartier chinois.	107
Figure 5.4	Carte du service d'urbanisme de la Ville de Québec pour justifier le projet de jardin à la chinoise	107
Figure 6.1	Localisation de l'arrondissement du Sud-Ouest sur l'île de Montréal	120
Figure 6.2	Cartes mentales 1	130
Figure 6.3	Cartes mentales 2	131
Figure 6.4	Cartes mentales 3	131
Figure 6.5	Cartes mentales 4	132
Figure 7.1	H. Ross Wiggs, architecte, <i>Colour Scheme for J.B. Ryan Development Mont Tremblant</i> , 19 septembre 1939.	145
Figure 7.2	Un rare incinérateur régionaliste: celui que Wiggs propose pour la station de Ryan. H. Ross Wiggs, architecte, <i>Incinerator House, Cafeteria for Joseph B. Ryan</i> , 21 décembre 1938.	146
Figure 7.3	Projet de l'architecte Henry Ross Wiggs pour le <i>lodge</i> de Mont-Tremblant.	147
Figure 7.4	Projet de l'architecte Henry Ross Wiggs pour l'église de la station de Mont-Tremblant, 4 décembre 1939.	149
Figure 7.5	«Projet B, Premier prix. Maison d'un fils de cultivateur, laquelle pourrait plus tard s'agrandir»; projet lauréat d'Henry Wiggs au concours du gouvernement Duplessis <i>Une belle maison dans une belle province</i> . On reconnaît les ingrédients du régionalisme canadien-français qui ont fait la fortune de l'architecte dans la station de Mont-Tremblant.	156
Figure 7.6	Secteurs d'aménagement, noyau central («village») du Versant Soleil	168
Figure 7.7	Dessins de présentation du «Hameau des Pionniers» et de ses abords au Versant Soleil	168
Figure 7.8	Guide d'aménagement pour les ouvertures de «La Place Soleil», illustré d'exemples d'architectures anciennes réelles des quatre coins du Québec mais correspondant néanmoins à l'époque citée dans ce secteur du village	170
Figure 8.1	Les mots de Paulette	177
Figure 9.1	Le quadrant cognitif	201
Figure 9.2	Plan de la ZPPAU de Bazas	204
Figure 9.3	Agenda spatial du territoire de protection patrimoniale.	206
Figure 9.4	Quadrant cognitif du référentiel de la gestion de la règle du lieu (en caractère romain) et des principes de mise en valeur (en italique).	211
Figure 9.5	Analyse cognitive de contenu du discours du maire de Bazas pour le lancement de l'opération de restauration des façades de la place de la Cathédrale (1994)	214
Figure 9.6	Représentation sociale associative de la «bonne patrimonialisation».	218

Figure 9.7	Représentation sociale de l'opération de restauration immobilière patrimoniale de la place de la Cathédrale	220
Figure 11.1	Guy Debord, <i>The Naked City</i> , 1957	247
Figure 14.1	Carte du Faubourg Saint-Laurent.	291
Figure 14.2	Distribution du nombre d'articles retenus et étudiés selon les années et le journal.	300
Figure 14.3	Représentations sociospatiales des acteurs s'exprimant dans les médias écrits (<i>La Presse</i> et <i>Le Devoir</i>) sur la position des sans-abri dans les lieux publics (1993-2009)	303
Figure 14.4	Distribution du nombre d'articles selon la présence d'énoncés associés aux quatre pôles de représentations sociales (imaginaire écosanitaire).	305
Tableau 10.1	Éléments typifiants de l'imaginaire des bas-fonds chez Bukowski	231
Tableau 14.1	Indicateurs et variables d'une représentation sociospatiale.	298
Tableau 14.2	Grille d'analyse de contenu des discours pour chacun des articles	301
Tableau 14.3	Grille d'analyse transversale des discours des articles.	302

Introduction



L'imaginaire géographique, un contrepoint à la réalité ? Perspectives, pratiques et devenir

Richard Desnoilles, Mario Bédard
et Jean-Pierre Augustin

*[...] la géographie du monde ne commence-t-elle pas
dans une géographie psychique, l'espace du dehors ne se
trouve-t-il pas déjà prédéterminé dans un espace du dedans ?*

(Wunenburger, 1996, p. 399)

Depuis toujours, les géographes interrogent nos relations à l'espace, au territoire ou au lieu. Plus récemment, la mondialisation et les coûts croissants de nos modes de vie ont fait en sorte que ces relations sont devenues une préoccupation notable chez l'ensemble des sciences¹. Mais que ce soit en tant que chercheurs, praticiens, gestionnaires ou simples

1. Quoique dans une moindre mesure, alors que pour les premiers le territoire est un sujet et, pour les secondes, un objet, un distinguo d'importance sur lequel nous reviendrons.

habitants, notre condition territoriale – aussi bien existentielle et biophysique que relationnelle et identitaire – nous oblige à nous intéresser tout spécialement aux diverses lectures que nous en faisons. Ce sont en effet ces lectures qui dictent nos comportements à l'égard de cette condition territoriale, qu'il s'agisse d'aménagement, de gestion ou de planification de ses traits et de ses ressources.

Or, d'entrée de jeu, nous constatons que le regard que nous portons sur notre territorialité est fort complexe, car il implique simultanément plusieurs perspectives: si nous la percevons de fait par nos sens, nous l'appréhendons en même temps à partir de nos schèmes cognitifs et de nos valeurs – qui définissent le sens à accorder à nos affects et percepts – afin de comprendre, si ce n'est de nous approprier (ou de composer avec) un environnement tantôt familier, tantôt étrange (Kant, 2000/1790; Lefebvre, 2000/1974). Regarder un paysage, par exemple, ne consiste pas à en dégager ou à en produire l'image neutre d'un territoire qui se dévoilerait sans affectation à nous, mais plutôt, comme avec un sténopé, à en décliner ou à en reproduire une image déjà pleinement codifiée et signifiée (Sauer, 1925; Micoud, 1991).

Pareille lecture n'est donc pas le fruit d'un processus conscient. Elle agit plutôt d'elle-même, partie prenante qu'elle serait d'un imaginaire géographique qui l'anime et qui structure le regard comme l'usage que nous faisons du territoire. Et c'est précisément cette idée selon laquelle l'imaginaire géographique serait la matrice de notre présence *au, de et par* ce monde² que cet ouvrage collectif souhaite explorer en le posant comme un – sinon *le* – principe fondateur de notre condition territoriale.

Ce questionnement est le prolongement du colloque *L'imaginaire géographique, un contrepoint à la réalité? Perspectives, pratiques et devenir périphériques*. Ce colloque, tenu à Montréal les 26 et 27 octobre 2009, fut organisé grâce au Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) en partenariat avec le Centre de recherche bordelais Aménagement, Développement, Environnement, Santé et Sociétés (ADES), avec l'appui du Département de géographie de l'Université du Québec à Montréal, de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, de l'Université de Bordeaux et du Conseil régional d'Aquitaine, que nous tenons à remercier. Cette rencontre avait pour dessein de revisiter cette notion d'imaginaire débattue depuis l'Antiquité et qui a été remise à jour au sein des disciplines de sciences sociales depuis

2. Notre présence *au, de et par* ce monde est une formulation alambiquée succincte pour souligner l'ampleur et l'importance de notre présence en ce monde car nous y sommes en termes de site et de situation [*au*], nous en sommes de manière identitaire [*de*] et nous en dépendons de manière existentielle [*par*].

maintenant plus d'un demi-siècle avec, comme précurseurs, Mills (1967), Bachelard (1974), Debord (1996), Durand (1968) ou encore Caillois (1974) et Castoriadis (2002/1975). Surtout, depuis le début des années 1980³, certains géographes n'hésitent pas à étudier les liens qu'entretient la société avec son territoire à travers le prisme de la représentation. Ces auteurs francophones (Bailly, 1980; Berdoulay, 1988; Berque, 2000a; Debarbieux, 1992, 1993, 1995; Gumuchian, 1991; B. Lévy, 1989, 1997; Racine, 1985; Raffestin, 1983) ou anglophones (Agnew et Duncan, 1989; Duncan et Ley, 1993; Gregory, 1994; Harvey, 1989; Meinig, 1983; Pocock, 1981; Tuan, 1974, 1977, 1978, 1989) montrent que, s'avérant bien plus qu'une chimère, l'imaginaire géographique est au cœur des rapports que les sociétés entretiennent avec leur territoire (Casey, 1993, 1997; Castree, 2001; Cosgrove, 1998/1984; Di Méo, 2002, 2004; Massey, 2005; O'Thuatail, 1996). Ces auteurs montrent, chacun à sa manière, qu'il est impossible de comprendre le monde sans le prisme de la représentation qui compose et recompose sans cesse deux catégories fondamentales de l'esprit : l'espace et le temps (Kant, 1787). Cet espace et ce temps forment en effet inexorablement les êtres qui les interprètent en retour, au point de faire de leur monde celui de leurs propres mythes. Imaginaire spatial, imaginaire social, imaginaire mythique ou encore mythe imaginaire, tels sont les divers thèmes que nous voulons explorer par le truchement de l'imaginaire géographique qui, systématiquement tenterons-nous d'établir, façonne nos rapports au territoire.

Plus spécifiquement, ce livre a pour ambition de réfléchir sur l'importance de cet imaginaire, en particulier lorsqu'il se déploie dans les périphéries urbaines. Présumées sans âme et indistinctes, ces marges ont longtemps été peu ou pas étudiées⁴, considérées par plusieurs comme données négligeables d'une urbanité ou d'un urbanisme qui s'y projetteraient par accident, si ce n'est par obligation, alors que de plus en plus d'individus et de fonctions commerciales, institutionnelles, productives ou résidentielles s'y retrouveraient par défaut, tel un trop-plein. Or on constate que ces périphéries et ces marges sont rapidement devenues à ce point nombreuses et dynamiques qu'elles pourraient fort bien s'avérer être (si ce n'est déjà fait) des pôles d'urbanité en bonne et due forme, caractérisées notamment par des rapports au territoire, à la nature et à l'histoire autres que ceux qu'expérimentent et sur lesquels se sont édifiées les villes-centres et les banlieues dont elles émanent.

3. Encore que certains y étaient sensibles bien auparavant, dont Wright (1947), Dardel (1990/1952) ou Lowenthal (1961).

4. Enfin, de manière bien relative, puisque ce phénomène est tout de même assez récent (fin des années 1970). Il reste que, pour important qu'il soit, tant structurellement que numériquement, on ne s'y intéresse vraiment que depuis quelques années.

En pleine construction, si ce n'est au cœur de leur processus de requalification ou de réinvestissement, ces périphéries et ces marges sollicitent tout particulièrement l'imaginaire géographique des uns et des autres, fussent-ils résidents, associations locales, élus ou promoteurs immobiliers de ces lieux ou territoires, voire des municipalités voisines. C'est pourquoi nous nous y intéresserons (encore que de manière non exclusive), déconstruisant qui tel processus de *branding* territorial, projet immobilier, projet de paysage ou façonnement socioterritorial par l'image pour évaluer dans quelle mesure l'imaginaire peut *i*) normer ou *ii*) être au service d'une forme de séduction locale, qui l'urbanisme affinitaire *iii*) pour dégager s'il est non pas une mais *la* finalité de notre imaginaire géographique. Nous croyons en effet que nous pourrions peut-être y montrer plus aisément comment l'imaginaire géographique peut s'avérer essentiel à notre condition habitante et à notre geste territoriale. Mais, avant d'introduire davantage par le menu ces diverses thématiques, exposons un peu plus pourquoi nous explorerons ici l'idée que l'imaginaire géographique nous apparaît être un instrument heuristique de la connaissance de notre présence au monde.

L'imaginaire et l'urbain : quel imaginaire et quel urbain ?

L'imaginaire est omniprésent dès lors qu'on évoque, conçoit ou aménage le territoire. Et qu'il s'agisse par exemple de Bailly (1980), Berdoulay (1988) ou Debarbieux (1995), bien des géographes ont rappelé que l'imagination, loin d'être cette « folle du logis » ennemie de la raison, est bel et bien une faculté cognitive. La tradition kantienne veut que l'imagination soit même le seul moyen pour faire d'une idée un objet apte à être étudié. Chaque objet d'étude, précise Bachelard (1974), s'apparente à un ensemble de marques symboliques au sein duquel l'imagination crée, assemble et combine les éléments du réel perçu. Dès lors, l'imaginaire⁵ et le monde

5. Il est important de bien distinguer imaginaire d'imagination. Il est souvent d'usage de considérer le premier comme le produit de la seconde, et donc de l'assimiler à un système statique clos, voire à un ensemble d'images (ce à quoi on devrait se référer comme à une imagerie). Notre propos adhère plutôt à une autre lecture s'inspirant notamment de Bachelard (1974) et de Durand (1968), et selon laquelle l'imaginaire est un système dynamique ouvert qui intègre en son sein et surdétermine même l'activité de l'imagination en ceci qu'il « ouvre sur des possibles, est doté d'une dynamique créatrice interne (poïétique), d'une prégnance symbolique (profondeur de sens seconds) et d'une puissance d'adhésion du sujet » (Wunenburger, 2003, p. 63). L'imaginaire a ainsi une épaisseur et un souffle qui le distinguent de la seule fonctionnalité de l'imagination ou encore du seul rendu (ou jeu) de l'image.

des représentations sont considérés comme des éléments qui conditionnent fortement et la construction de nos savoirs et nos pratiques territoriales. L'imaginaire est ainsi consubstantiel de la raison, et les lieux, fussent-ils abstraits ou réels, constituent autant de médiateurs de la mémoire ou d'un idéal et de leurs récits respectifs ; le territoire est donc sillonné et structuré par des réseaux de symboles qui ont pour but de construire un système de signes (Lévi-Strauss, 1978 ; Durand, 1976).

Si les chercheurs, quelle que soit leur discipline, ont déjà largement interrogé les ressorts symboliques de l'urbain à partir de perspectives anthropologiques, politiques ou sociologiques, l'une des ambitions de ce livre, disions-nous, est de décrypter, à partir d'un point de vue géographique, le système de signes et de symboles qui est à se dessiner, et ce, plus spécialement en milieu périurbain, voire rurbain. En effet, si l'imaginaire est *urbi et orbi*, faut-il envisager que seule la ville-centre puisse être digne d'un imaginaire fondateur et, donc, considérer *stricto sensu* ce qui n'est pas de la ville comme des non-lieux ou des non-paysages, bref des territoires sans légitimité, sans signification (Choay, 1992), sans avenir et sans âme (Lajarge, 2003) ? La culture urbaine ne s'est-elle pas pourtant propagée bien au-delà de ses seules usuelles limites sociospatiales (Mongin, 2005 ; Pellegrino, 2000) ? Ne faut-il pas voir en ces espaces périphériques le moyen, si ce n'est l'opportunité d'élaborer une nouvelle manière de penser, de construire et d'aménager le territoire, et plus spécifiquement l'urbain, au sein duquel émergerait un *genius loci* pas moins légitime que celui de la ville-centre, et qui sait, peut-être même un *genius loci* autre, plus en phase et tirant profit des leçons de la *res urbanum* qui dicte nos *modus vivendi* depuis la Renaissance ? Autrement dit, cet ouvrage veut voir si et comment les marges de notre urbanité qui sont à s'édifier se servent (du moins ceux qui les habitent, planifient ou gèrent) ou pourraient se servir de l'imaginaire géographique, et donc de la ré-invention de nos rapports au territoire comme à ses diverses constituantes, notamment scalaires, pour se ré-enchanter, sinon pour s'affirmer comme les nouveaux creusets d'une urbanité qui est à se (re)dessiner et qui risque, à terme, de moduler à son tour villes-centres et banlieues d'antan.

Dessein d'un tel positionnement vis-à-vis de l'imaginaire géographique et du périurbain

Chaque ville et chaque territoire tente aujourd'hui de se doter d'images plus fortes et évocatrices afin de promouvoir son identité tout en se projetant dans le futur (Desnoilles, 2008). Lorsque sont mises en exergue les notions de marge, de frange ou de lisière, qu'elles soient urbaines ou non,

les mots qui reviennent le plus souvent pour les qualifier sont incertitude, confusion, voire embarras et même parfois indifférence. Pourtant, écrivent Roncayolo et Paquot, « la banlieue d'aujourd'hui, c'est le faubourg de demain » (1992, p. 437). Les périphéries ne justifient pas en effet cette mise au ban, puisque, si la majorité de la population occidentale vit en milieu urbain, elle demeure surtout autour des villes-centres, et même de leurs premières banlieues, c'est-à-dire dans ces unités qui s'érigent aux confins de l'urbain et donc à la rencontre du rural, que ce soit par étalement continu ou projection discontinue du premier sur le second. Dès lors, faire de l'imaginaire géographique un principe élémentaire des pratiques scientifiques et gestionnaires de nos milieux urbains comme de notre urbanité, n'est-ce pas nous donner l'occasion de réfléchir aux modalités du *penser* et du *dire* l'espace, le lieu et le territoire que nous habitons et qui nous habitent, de mettre au jour les formes de gouvernance qui permettent de gérer et d'interpréter cet imaginaire par l'intermédiaire de l'aménagement du territoire ? Ce livre se veut, somme toute, l'occasion de réfléchir à la question suivante : comment la ville, et plus particulièrement la ville du *xxi^e* siècle, dans son régime utopique – voire mythique –, est-elle toujours créatrice de milieux où vivre et où « faire sens » ? En effet, bien plus qu'il n'est une chimère, l'imaginaire géographique, par sa propension foncièrement territorialisante, n'est-il pas au cœur des rapports que les sociétés entretiennent avec leur territoire et, de ce fait, avec l'Autre ?

Traiter des représentations urbaines, c'est selon nous chercher à comprendre le devenir même des territoires, et de l'urbain en particulier, car ces représentations nous demandent dans un premier temps comment réinvestir et réarticuler ces mêmes territoires et cette urbanité à l'heure de la mondialisation, des réseaux et des flux qui tendraient à favoriser un mode de vie homogène et, de ce fait, à gommer les diverses aspérités des lieux (Castells, 1999 ; Sassen, 2001). Nous savons aujourd'hui que le retour au lieu (Appadurai, 1996 ; Dollfus, 2007) constitue le revers d'une seule et même pièce qui est partagée avec le processus de la mondialisation et son action déterritorialisante. Ainsi, le retour sur le sens du lieu (Relph, 1976, 1997 ; Tuan, 1977 ; Rose, 1995 ; Creswell, 1996 ; Hillier et Rooksby, 2002 ; Shamai et Ilatov, 2005 ; Mitchell, 2006) montre que nous n'en sommes pas encore à la fin des territoires (Badie, 1995). Dès lors, est-ce que, dans un second temps, l'articulation entre la ville et l'image peut se faire en dehors du champ politique ? Le territoire, aussi banal soit-il en apparence, ne doit-il pas faire l'objet d'une attention toute particulière ? Plus encore, cette présumée banalité ne doit-elle pas appeler à la plus grande des vigilances, étant loin des regards du plus grand nombre et loin des territoires consacrés par ce même plus grand nombre ? La question du pouvoir est au cœur du rapport sans cesse réinterrogé entre les hommes et leur territoire (Claval,

1973; Raffestin, 1980; Wallerstein, 1991; O'Tuathail, 1996; Agnew, 2002). Il faut à cet égard réexaminer la place des pouvoirs publics ainsi que du monde citoyen et associatif, qui sont tout aussi créateurs de pratiques spatiales et surtout sociales permettant l'émergence d'une urbanité flexible (Augustin, 2002, 2008a; Sassen, 2009) sur ces territoires. Saisir cette urbanité flexible, n'est-ce pas comprendre les innovations, les renouvellements mêmes du sens de l'urbain? Mieux encore, n'est-ce pas saisir plus finement tout ce qu'implique le fait d'habiter le territoire (Lazzarotti, 2006a)?

De l'imaginaire à l'utopie en passant par la notion de projet

La remise en question de notre place et de notre rôle relativement au territoire que nous habitons est au cœur de l'imaginaire géographique et de son corollaire qu'est le régime utopique. Parce que le territoire se construit au gré de l'histoire et des choix politiques qui le caractérisent, nous partons du principe qu'il est une volonté, mais aussi un espoir dans l'œil de celui qui l'esquisse et qui le vit. Ce travail de l'imaginaire se veut opératoire grâce notamment à divers principes de réalité aménagiste qui, contraintes de l'action, lois et règlements, l'ancrent et l'assainissent, que ce soit sous la forme de territoire en projet, une formule de plus en plus couramment employée, sinon de projet de territoire, de projet de paysage ou de projet urbain (et même de grand projet urbain). Or qu'est-ce que pareil projet si ce n'est la projection d'une condition habitante, et donc du triptyque habitat-habitant-habiter propre à un lieu dans une image (ou serait-ce l'image d'un lieu retenu comme géosymbole de ce territoire [Bédard 2002, 2008; Bédard et Breux, 2011]), sinon une imagerie (voir la note de bas de page n° 4) – qui se veut *ipso facto* idéale? Réunissant des caractéristiques locales, évoquant ses racines, mais aussi globales, synonymes d'ouverture au monde, le *nouveau* territoire ainsi imaginalisé pourrait symboliser une société autre, sinon une condition habitante alternative où la réponse au doute collectif pourrait s'incarner en une construction collective, suffisamment ambitieuse pour se doter d'un nouvel avenir. Un projet territorial, fût-il urbain ou périurbain, peut ainsi être un moyen d'espérer à nouveau (Fortier, 1995; Favory, 1996; Cluzet, 2002), voire de re-signifier un espace, un lieu, un territoire grippé par une quelconque crise, grâce à la création ou à la réaffirmation d'une image – et donc d'un idéal – fédératrice (Lussault, 1993, 2000; Castells, 1999).

Si bien des projets émanent d'un seul acteur (municipalité ou promoteur, par exemple) ou d'un seul type d'acteurs (associatif, économique, institutionnel, politique, par exemple), rares sont ceux qui se réalisent

effectivement ou qui s'avèrent véritablement profitables et pérennes sans que les autres acteurs concernés aient été soit consultés, soit impliqués dans ses divers processus d'élaboration, de mise en place puis de gestion, ne serait-ce que parce que le territoire ciblé par tel ou tel projet interpelle toujours une multitude d'acteurs, d'activités, d'échelles, d'intérêts et de valeurs. Des plus locaux aux plus globaux, les espaces périphériques et marginaux semblent être, au moins dans la sphère urbaine et considérant les nombreux projets ou métamorphoses dont ils sont l'objet, les territoires à la fois les plus locaux mais aussi les plus mondiaux qui soient, car ils s'inscrivent dans les incessants processus de territorialisation, déterritorialisation et re-territorialisation (Raffestin, 1986) qui caractérisent au premier chef notre époque. Les réponses aux questions que ces territoires posent en matière de gouvernance, sinon de bien-être, nous obligent *de facto* à bien prendre en compte ce jeu des échelles et des intérêts qui articule les rapports que ces divers acteurs entretiennent non seulement à l'égard du territoire, mais aussi les uns envers les autres.

Or, considérant la complexité et la variabilité de nos rapports au territoire, tout spécialement en milieu périurbain, et dès lors que nous sommes foncièrement interpellés par des projets mettant en cause les fondements mêmes de nos relations à celui-ci, l'imaginaire n'est-il pas un moyen tout spécialement fécond d'aborder simultanément la *praxis* et le *technè*? Les facettes matérielles et immatérielles de notre condition habitante – paradigmatiquement séparées depuis Descartes à des fins de scientificité, si ce n'est de manipulation – sont systématiquement indissociables (Taylor, 1992, 2003). La création d'une image, par exemple, n'est-elle pas une médiation qui en appelle de nos savoir-faire, savoir-dire et savoir-penser (*technè*), notamment le non-dit et le poïétique, pour saisir, opérationnaliser et représenter dans toute leur charge de sens une action ou une réalité effective (*praxis*) (Wunenburger, 1997)? Cette puissance d'évocation de l'imaginaire ne s'avère-t-elle pas être l'assise non seulement de toute innovation ou création, mais encore de toute signification, car c'est en son sein que s'opère tout le travail d'expression, d'affiliation et de symbolisation? Dans cette perspective, l'imaginaire est en quelque sorte une condition *sine qua non* non seulement de toute transformation sociale ou construction collective (Castoriadis, 1978), mais aussi de notre *habitus*. Nous permettant de penser, si ce n'est de façonner un nouveau monde, notamment le monde de celui qui fabrique et qui vit dans, et à travers, une image choisie (Castoriadis, 2002), l'imaginaire propose somme toute des scénarii, schèmes interprétatifs et images qui, émanant soit de ce qui est, de ce qui a été, de ce qui aurait pu être ou de ce que l'on voudrait

qui soit, structurent et transcendent nos relations au territoire, notamment à l'urbain. C'est cette assertion que nous entendons explorer dans le cadre d'une réflexion sur l'imaginaire géographique déclinée ici en trois axes thématiques.

Les thèmes explorés

La périphérie, disions-nous, peut être considérée comme banale en ceci qu'elle n'est ni de la ville, ni du rural : elle est ainsi le théâtre de tensions contradictoires qui, émanant de ces deux mondes, suscitent de nombreuses questions quant à son statut, à son rôle et à son devenir au moment où elle est de plus en plus sollicitée. Comment par exemple faire cohabiter des dynamiques métropolitaines avec des dynamiques agricoles ? Comment rendre cohérents des territoires voués à une gestion conflictuelle au vu des us et coutumes comme des lois et règlements distincts qui les gouvernent ? Mais, plus encore, si le territoire, fût-il ville-centre, banlieue ou périphérie, est strictement considéré comme un substrat anonyme, simple somme des traits de son site (topographie, ressources naturelles et humaines, etc.) et de sa situation (position vis-à-vis d'autres pôles, accessibilité, etc.), il n'équivaut dès lors qu'à l'un des nombreux paramètres objectifs à considérer au sein d'une vaste équation circonstancielle qui le vide de toute autre substance. Or cette incapacité à considérer le territoire comme un véritable sujet à part entière, qualifié et défini par les gens qui l'habitent (et leurs prédécesseurs) et qui, le faisant à leur image, lui confèrent une personnalité, une âme, est directement responsable des aménagements ardues que l'on en fait trop souvent, pour ne pas dire des nombreuses errances tant sociospatiales qu'environnementales qui ont dénaturé tant de lieux.

L'imaginaire géographique, notamment sous la forme de projet ou d'images choisies, avançons-nous ci-dessus, nous apparaît être un moyen fort approprié pour rendre plus cohérents l'aménagement et la gestion du territoire, notamment en redonnant à ce dernier toute sa charge de sens différenciatrice, et, *de facto*, en en restituant toute la dimension identitaire et relationnelle. C'est à tout le moins ce que cherchent à faire valoir la quinzaine de textes colligés ici au sein de trois grands thèmes pour cadrer leur propos. Malgré leur apparent éloignement, ces trois axes nous permettront de pénétrer au cœur de cet imaginaire géographique et de plus aisément le révéler créateur et animateur d'espace, de lieu et de territoire, leur fondement commun étant d'interroger les modalités du sentiment d'appartenance et du vivre-ensemble qui, animant respectivement nos territorialités verticales et horizontales (Di Méo, 2004, 2007 ;

Bédard, 2008), fondent et structurent nos rapports au territoire. En effet, et quels que soient l'objet spécifique privilégié, l'approche disciplinaire empruntée ou le cadre théorique employé, les textes de ces divers axes explorent somme toute les mêmes grandes questions quant à notre condition habitante, dont: Quelle société idéale voulons-nous construire? Qui choisit cette idéalité? Qui vit cette idéalité? L'imaginaire géographique est-il et peut-il être un idéal partagé? Devons-nous considérer la ville comme un projet permanent et l'urbanité comme un idéal universel sans cesse renouvelé et innovant? Le territoire peut-il être défini par un seul imaginaire? Comment rendre le territoire appropriable et non exclusif? Comment faire du territoire une production véritablement sociale? Quel est notre rôle dans cette production? Cela précisé, introduisons plus en détail chacun de ces axes et les textes des divers chercheurs canadiens et européens qui se sont prêtés au jeu auquel nous les convions.

Partie 1. L'imaginaire et le paysage : la norme en question

Ce premier axe désire montrer en quoi l'imaginaire est créateur de territoire, sinon de manières de l'aménager. Les autorités nationales vont d'ailleurs dans ce sens lorsqu'elles font par exemple du paysage un nouvel intrant de la construction de ses territoires (Mercier, 2002). Que ce soit au Québec (avec la Charte du paysage québécois), en France (avec la Loi sur la protection et la mise en valeur des paysages) ou au sein de l'Union européenne (avec la Convention européenne du paysage entrée en vigueur en 2006), le paysage est en effet devenu l'expression d'un intérêt collectif autour duquel chacun se retrouve. À l'instar de Guéneau (2001) et Jacobs (2005), nombreux sont ceux qui pensent que le paysage serait par ailleurs un mode d'expression privilégié de la perpétuelle réinvention de notre mode d'habiter. Entendu comme « une composition choisie et sensible de notre imaginaire, tournée certes vers le monde naturel, mais encore et surtout vers [...] nos mesures et nos attentes » (Bédard, 2009, p. 300), le paysage montre surtout que la norme (qu'il s'agisse de législation ou d'attentes conditionnées par une image ou une représentation d'un lieu) entre au service d'une émotion structurante du territoire. L'aménagement du territoire et l'urbanisme ont alors pour dessein (ou devraient avoir, car tous n'y concourent pas comme il sera ici illustré) de protéger cette recherche d'émotion, mais aussi de la mettre en valeur, et d'en créer de nouvelles pouvant compléter et renforcer sa poétique. Ces paysages, sinon ces images, institués ou exhaussés par l'entremise d'une geste politique et aménagiste modulée par une norme paysagère, si ce n'est un idéal de milieu ou de mode de vie, n'ont pas pour dessein d'endiguer le pouvoir d'évocation des territoires ciblés, mais au contraire de davantage leur permettre, et donc à leurs populations, de fonctionner sous le régime de l'authenticité

(Berque, 2004). Le second groupe de textes ici rassemblés propose ainsi de voir en quoi les territoires, notamment en périphérie, peuvent se réinventer lorsqu'ils sont interpellés par des expériences urbanistiques ou des propositions paysagères en quête d'une plus grande authenticité, véritable moteur des discours aménagistes en ce début de XXI^e siècle.

Cet idéal d'authenticité est tout spécialement abordé par Le Couédic, qui explore la confrontation entre, d'une part, un urbanisme fonctionnaliste, foncièrement techniciste, largement modélisable, cher à Le Corbusier et toujours populaire, comme en témoignent divers cas récents d'aménagement urbain en France, puis, d'autre part, un urbanisme plus en phase avec les spécificités de chaque ville, notamment dans ses expressions artistiques. Soit un urbanisme qui est postulé par Camillo Sitte, dès lors plus à même de permettre à son quant-à-soi et à son sens propre de librement s'exprimer, véritable art de bâtir la ville et de nourrir le sentiment d'appartenance de ses habitants. Prenant acte de l'incidence grandissante de la mise en marché des territoires par des images de marque (*branding* territorial), Bédard interroge la représentativité de ces images et *de facto* des paysages ainsi sélectionnés. Soutenant la thèse que les conflits d'usage et d'incompréhension qui caractérisent si souvent nos interventions aménagistes sont attribuables à un imaginaire atrophié et à une imagination déterritorialisante en vertu notamment d'images sous-représentatives dictées par une culture du voir et des seules apparences, la solution pourrait selon lui venir en partie d'un projet de paysages qui, faisant appel à la vocation créatrice de notre imagination et aux vertus fédératrices des paysages les plus symboliques du territoire ciblé, pourrait relancer le caractère instituant de notre imaginaire et en appeler d'une iconographie plus au diapason du sens du lieu tel que perçu, vécu et souhaité par ses habitants.

À partir du cas de la périphérie montréalaise, Paquette et Poullaouec-Gonidec examinent également ces questions d'authenticité et de représentativité. Désireux de montrer de quelle manière une perspective paysagère constitue un élément clé pour penser l'articulation entre imaginaire, paysage et projet, ils illustrent en quoi l'imaginaire est indissociable de l'action et du devenir urbains. Plus précisément, ils se demandent comment l'imaginaire module le développement des territoires périphériques; si le paysage est considéré dans leurs projets d'aménagement, et quelle lecture des territoires convoque-t-il? Ils se demandent également quels moyens peuvent être mis en place pour stimuler et engager davantage les imaginaires que les populations habitantes, les élus et les aménagistes entretiennent respectivement envers les territoires et cadres de vie périurbains afin d'enrichir les processus de planification. Reprenant cette idée d'imaginaires non en phase et l'assertion de Bachelard selon laquelle entrer dans l'action bloque l'imagination, Banzo, Bigando, Couderchet et Tesson

cherchent à savoir comment se structurent avant l'action les imaginaires aménagistes, politiques et sociaux. Pour y parvenir, et à partir de l'exemple du parc de Jalles dans la périphérie bordelaise, ils démontrent en quoi les imaginaires aménagiste et politique y font fi de l'imaginaire habitant, puis comment ils sont largement marqués par le mythe vertueux de la nature en ville, un mythe ici peu novateur puisque vecteur de projets reproduisant uniment les seules pratiques recevables aux plus petites échelles. Freedman illustre enfin en quoi il est possible de refaçonner le tissu socioterritorial de la ville de Québec en y construisant de toutes pièces un quartier chinois. Une construction possible non pas à partir de la réhabilitation de son cadre bâti ou de ses fonctions d'antan, puisque jamais pareil quartier n'a existé et que nulle concentration chinoise n'y a été significative, mais bien à partir de la (ré)invention d'un lieu où les Chinois étaient particulièrement visibles grâce aux représentations que les uns et les autres s'en font et aux représentations nourries notamment par diverses productions artistiques. Une (ré)invention qu'elle démontre comme attribuable, d'une part, aux velléités des autorités municipales désireuses de souligner ainsi, fût-ce par mythification, le caractère multiethnique et accueillant de la ville; et, d'autre part, à certains descendants chinois désireux de s'y doter soit d'un lieu fondateur, soit d'un pôle de développement qui leur soit propre.

Partie 2. L'imaginaire séducteur au service du local

Quant au deuxième groupe de textes, il pose plus directement la question de l'attractivité des territoires. L'imaginaire, que ce soit par pure création, sinon par l'entremise du paysage, de la mise en paysage ou de la mise en images, re-contextualise le territoire dans son acception, son interprétation et sa mise en scène. Surtout, et ceci différencie cet axe du précédent, son attractivité est ici postulée comme étant indissociable d'une stratégie de séduction locale, notamment pour favoriser la rétention ou le développement local qui, dans un contexte de mondialisation, cherche localement à répondre à des enjeux globaux par la valorisation, la gestion et la durabilité de son territoire à travers les objets que sont le patrimoine, le tourisme, les pratiques sportives et culturelles. L'attractivité des lieux est d'ailleurs généralement interprétée comme le seul moyen sur lequel le tourisme peut être développé (Lew, 1987), au point par ailleurs de faire advenir un tourisme de l'imaginaire. Certains avancent même que, sans phénomène attractif, les modalités du tourisme actuellement connues ne pourraient exister (Gunn, 1988). Mais au-delà de cette stratégie de mise en valeur tournée vers l'extérieur, considérée comme essentielle à son développement, ce travail sur l'attractivité doit tout autant avoir pour rôle de conforter au premier chef les habitants dudit territoire, et ainsi tout autant assurer

leur bien-être en leur offrant des biens et services répondant à leurs attentes que nourrir leur sentiment d'appartenance en vertu d'un milieu et d'un mode de vie à l'intérieur desquels ils peuvent se projeter et se reconnaître.

Cela étant précisé, cette deuxième section entend tout spécialement explorer les modalités de création de lieux plus spécialement évocateurs ou attractifs, ces lieux qui, fussent-ils pure abstraction, établissent un rapport familier ou de séduction avec *l'autre*, le tout en vertu d'un travail soutenu sur l'imaginaire dudit lieu, de telle sorte que, sans par exemple les avoir visités ou habités, ils signifient assurément quelque chose pour celui qui les nomme ou qui les pense. La question est de voir comment l'émergence de pareils lieux hautement significatifs, si ce n'est fortement signifiés (Bédard, 2002a) puisque créateurs d'imaginaire, est possible, ou s'effectue dans un contexte de forte concurrence où les territoires peinent à se différencier. On scrute ici tout particulièrement les modalités et les intentions de mise en valeur d'une culture, d'une tradition, d'un patrimoine, etc., afin de comprendre comment les divers agents locaux (associatifs, économiques, institutionnels...) chantent les louanges de « leurs » lieux pour attirer le plus grand nombre de visiteurs ou d'investisseurs, tout en continuant de faire sens auprès de leurs habitants, mais aussi comment ils sont prêts, pour y parvenir, à (ré)inventer des lieux ou à leur greffer des traits exogènes présumés accrocheurs.

Breux, qui étudie l'importance de la concordance des imaginaires pour arriver à un aménagement du territoire pérenne et recevable, se demande s'il y a un imaginaire spécifique qui anime le projet urbain, puis si ce dernier est partie prenante de l'imaginaire géographique collectif du territoire où il entend se réaliser. Analysant à partir du cas de Griffintown, à Montréal, la dimension utopique et créatrice de l'urbanisme contemporain, elle examine la façon dont est présenté ce projet urbain par ses promoteurs et les élus. Elle se penche également sur la manière dont il est perçu par les habitants de ce lieu, soulignant le décalage qu'il y a entre les représentations des uns et des autres, et donc entre les idéaux développementaux qui sont prêtés à ce territoire. À partir du cas du village de Mont-Tremblant, situé au nord de Montréal, Morisset décortique la fiction architecturale qui l'a constitué et qui, recyclant le mythe de la spécificité québécoise au moyen d'emprunts, de relectures, voire de créations *ex nihilo*, en a fait un village québécois tout à fait vrai et tout à fait faux, parfaitement local et parfaitement étranger. Méditant sur la nature et la vocation de la mémoire patrimoniale, elle indique qu'au-delà du choix d'images propres à une mise en marché peuvent s'édifier de véritables stratégies architecturales permettant la mise en place d'un imaginaire identitaire autre, étranger au lieu d'implantation, qui peut non seulement re-signifier ce

lieu, mais aussi devenir partie prenante de son patrimoine si ceux qui le recherchent y croient suffisamment et le fréquentent assidûment pour « forcer la main » aux autorités, voire faire douter les gens du cru.

Réfléchissant sur l'imaginaire du tourisme français de l'entre-deux-guerres à partir de la carte postale d'une fillette envoyée à ses grands-parents depuis une station balnéaire de la Côte d'Opale, dans le Pas-de-Calais, Lazzarotti sonde pour sa part les dispositifs psycho-géographiques à l'œuvre dans le récit que l'enfant propose. Il y démontre que la géographie est non seulement l'un des matériaux de ses représentations, mais encore l'un des principes actifs de la dynamique psychologique et de l'imaginaire socioterritorial qu'elle dépeint. Désireux d'illustrer que l'imaginaire participe à la constitution d'un nous social et culturel dans le processus d'auto-institution de la société, Favory investit la notion d'imaginaire patrimonial urbain, telle qu'elle est appliquée à Bazas, au Sud-Gironde, pour mobiliser des représentations sociales lors de l'élaboration d'une politique d'urbanisme patrimonial. Il propose à cette fin une méthode d'analyse qui, largement inspirée des sciences cognitives et politiques, puis articulée autour de la notion de spatialité représentative, cherche à comprendre la part des représentations sociales dans un système d'actions localisées, et plus précisément à cerner dans ces représentations les relations qui lient le spatial, le social et le cognitif comme les hiatus qui subsistent entre les divers groupes concernés.

Suivent enfin deux textes qui ont pour objet de mettre plus spécialement en évidence l'importance des arts pour nous rappeler combien ces derniers peuvent structurer ou recentrer nos regards et nos pratiques urbaines, et que c'est notamment à travers la déconstruction du travail de l'artiste, plus précisément grâce à l'exploration des tenants et aboutissants de nos représentations socioterritoriales, que peut être saisie sinon réinvestie notre condition urbaine. Cette démarche hybride ou fusionnelle entre les sciences sociales et les arts, dont la littérature et la photographie, a ceci de particulièrement bénéfique qu'elle propose d'autres approches de la réalité, sinon de la représentation que nous nous en faisons ou qu'on nous en fait.

Grâce aux arts, le territoire et les rapports tant matériels qu'immatériels que nous entretenons à son endroit se dévoilent comme jamais dans toute leur complexité. Les artistes ne sont-ils pas les médiateurs par excellence de cette complexité, plus sensibles qu'ils seraient à l'indicible et à la poésie de notre condition habitante et dès lors plus à même de la déchiffrer et de la communiquer ? La principale fonction de l'art n'est-elle pas, selon Proust (1973/1954), de nous aider à saisir le Réel dans toute sa démesure, et donc à transcender la réalité pour retrouver l'essence des choses et le

vrai sens de l'existence? Si l'espace peut être considéré comme un texte (Barthes, 1985), ne faut-il pas aussi aborder les lieux dans le texte, les lieux comme texte et même le texte comme lieu (Westphal, 2000; Brooker et Thacker, 2005; Brosseau, 2008a)? Pour Lefebvre (2000/1974), les pratiques spatiales sont dans la production et la re-production de représentations. Dès lors, les arts nous sont précieux en ceci qu'ils nous permettent d'interroger nos connaissances, nos codes, nos normes dans la production et la re-production mêmes de ces représentations. Voir en l'espace un récit procure somme toute au sujet le pouvoir d'interpréter et de donner sens au monde.

C'est à tout le moins ce que Brosseau cherche à démontrer alors que, illustrant en quoi les bas-fonds dépeints par Bukowski nourrissent des imaginaires géographiques conquis ou conquérants qui informent nos pratiques et trajectoires urbaines, il propose une conception dialogique de l'imaginaire comme forme de médiation qui s'inscrit de façon récursive entre le sujet et l'objet extérieur pour donner sens à la relation que le premier entretient avec le second. À partir du couplage photographie et communication, puis du lien à faire entre la reproduction technique des images et la reproduction sociale des pratiques, Paquet explore elle aussi l'idée que les représentations conditionnent les imaginaires puisqu'elles les précèdent systématiquement. Pour le démontrer, elle se demande comment une certaine forme de représentation peut devenir la condition première d'un mode stéréotypé de production de l'espace, puis illustre que ces mêmes espaces de représentation, lorsqu'ils sont ré-appropriés par l'art urbain, peuvent être considérés comme modes alternatifs de constitution d'imaginaires urbains porteurs d'utopies.

Partie 3. L'urbanisme affinitaire comme finalité imaginaire?

Le dernier axe traite de l'imaginaire dans l'un de ses aboutissements les plus structurants, si ce n'est des plus évocateurs. Le territoire, on le constate de plus en plus, se fragmente en une multitude d'archipels plus ou moins reliés les uns aux autres. Cette logique d'archipels, héritée des logiques du monde industriel et postindustriel, remet en question notre capacité de produire un espace cohérent (Choay, 1972). Il s'ensuit des logiques affinitaires (Donzelot, 2003) voulues (de type communauté fermée) ou subies (lieux où ne restent que ceux qui n'ont pu partir) qui sont autant de déterritorialisations nous intimant aujourd'hui à penser les divers processus de reterritorialisation qui sont à leur succéder (Raffestin, 1987; Ferrier, 1998). Ces processus sont de plus en plus sollicités alors que nos villes sont à se requalifier, si ce n'est à se repositionner, que ce soit sous

la pression de périphéries sans cesse plus demandantes, d'un cadre bâti toujours à réviser, puis de segments de la population de plus en plus ciblés ou stigmatisés et auxquels notre urbanité peine à répondre.

Cette dernière section interroge à cette fin un imaginaire tripartite, simultanément social, territorial et politique. Le territoire, s'il est aisément considéré comme une sécession, et donc comme seul objet, est aussi sujet, comme nous l'avons auparavant établi. Aussi croyons-nous qu'il peut et doit conduire tous et chacun, élus, gestionnaires, promoteurs et habitants, à repenser la capacité de nos sociétés à *faire société* et à « faire sens » par son truchement, c'est-à-dire à rendre de nouveau opératoire un vivre-ensemble et signifiant un sentiment d'appartenance. Comment faire, dans ces conditions, pour que l'imaginaire ne soit pas seulement le vecteur d'un idéal élitiste et d'un entre-soi a-territorial, mais qu'il favorise plutôt une dimension partagée, communautaire, identitaire, etc., du territoire, d'un lieu, d'un espace? Comment l'imaginaire, tout spécialement lorsqu'il est géographique, peut-il aller contre pareil cloisonnement ou pareille déshérence et conduire au partage, sans rupture sociale, d'un territoire?

La tenue des Jeux olympiques d'été est pour toute ville l'occasion rêvée de se faire valoir et de se positionner avantageusement sur l'échiquier des métropoles sur lesquelles on doit compter. Il reste que, pour ce faire, la ville sélectionnée doit réaliser un projet urbain complexe et très coûteux qui a inmanquablement un fort impact sur sa trame urbaine, voire sur l'imaginaire de ses habitants. Faisant leur l'idée selon laquelle pareil événement procède d'une philosophie sportive éprise du seul aspect éphémère de la performance, Roulst, Lefebvre et Laurent cherchent à comprendre comment le stade olympique de Montréal, principale infrastructure des jeux qui y eurent lieu en 1976, a été planifié puis reconverti dans un environnement urbain d'abord non adapté. Ils explorent à cette fin les imaginaires géographiques des divers acteurs concernés pour dégager les diverses logiques aménagistes et urbanistiques à l'œuvre, puis leurs répercussions sur le paysage économique et humain montréalais, et au premier chef sur le quartier où il a été édifié. Proposant une lecture interprétative des annonces publiées sur le logement neuf dans un grand quotidien francophone montréalais, et plus spécialement sur ce qui s'apparente à des enclaves résidentielles sécurisées, Séguin étudie quant à elle les représentations du vivre-ensemble qui y sont dépeintes et les valeurs qu'elles évoquent. Elle se demande ainsi si l'enclavement physique, la privatisation des équipements normalement publics, la recherche de la sécurité et le repli communautaire sont des objectifs à ce point valorisés par les Montréalais que, structurant leur imaginaire habitant, ils dominent le discours promotionnel sur le logement neuf et favorisent *de facto* une plus grande ségrégation urbaine. S'intéressant aux pratiques systématiques de discrimination

mises en œuvre à Montréal pour chasser ceux qui font tache au centre-ville qu'on s'évertue à revitaliser, Parazelli et Robitaille essaient de déterminer comment les autorités publiques et les promoteurs de ces projets arrivent à justifier leurs mesures de répression des sans-abri. Pour y répondre, et un peu comme Séguin ou Roult *et al.*, ils scrutent les représentations socio-spatiales qui sont faites des sans-abri dans les espaces publics montréalais par les divers acteurs concernés et telles qu'elles sont exprimées dans les deux principaux quotidiens francophones montréalais. Ils illustrent notamment que c'est grâce à un imaginaire écosanitaire qu'on justifie pareille ségrégation.

Reprenant en quelque sorte les propos des uns et des autres, Wunenburger oppose de manière plus systématique les deux grands types d'imaginaire qui semblent moduler notre urbanité. Pour combattre les lotissements sans âme ou mettre fin aux territoires réservés aux déclassés, il y aurait d'une part un imaginaire utopique performatif qui ferait coexister fonctionnellement les habitats et grâce auquel on pourrait extirper de la ville toutes les tensions et violences. Convaincu qu'on ne peut ainsi produire «mécaniquement» des comportements sur mesure, Wunenburger verrait d'autre part un urbanisme alternatif poétique qui, sensible à l'imagination et à la mémoire des gens, s'émancipe de la seule raison et valorise les dimensions symboliques et mythiques. Attendu que l'un et l'autre ne sont pas sans vertus et limites, l'espace urbain, poursuit Wunenburger, doit (re)devenir un monde différencié, complexe et holistique. Et les périphéries urbaines, champ de tous les possibles soutient-il, nous donnent l'occasion de revoir les principes et les valeurs qui font de la ville le milieu où se définissent notre vivre-ensemble et notre être-au-monde.

A la fois existentielle et identitaire, notre condition territoriale nous oblige à nous intéresser aux diverses lectures que nous faisons de notre territoire puisque ce sont elles qui dictent nos comportements à son égard. Or le regard que nous portons sur notre territorialité est fort complexe. Si nous la percevons par nos sens, nous l'appréhendons aussi à partir de nos schèmes cognitifs et de nos valeurs. Regarder un paysage, par exemple, ne consiste pas à en dégager une image neutre, mais plutôt à en reproduire une image déjà pleinement codifiée et signifiée. Pareille lecture agit donc d'elle-même, partie prenante d'un imaginaire géographique qui structure le regard comme l'usage que nous faisons du territoire. Et c'est cette idée, selon laquelle l'imaginaire géographique serait la matrice de notre présence *au, de et par* ce monde, que les scientifiques de divers horizons réunis dans ce livre souhaitent explorer en le posant comme un, sinon le principe fondateur de notre condition territoriale.

MARIO BÉDARD, Ph. D., est professeur agrégé au Département de géographie de l'Université du Québec à Montréal, membre du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) de l'Institut du patrimoine et membre du Centre Gaston Bachelard de recherches sur l'imaginaire et la rationalité.

JEAN-PIERRE AUGUSTIN, Ph. D., est professeur à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux et membre de l'UMR ADES (Aménagement, Développement, Environnement, Santé et Sociétés) du CNRS.

RICHARD DESNOILLES, Ph. D., est post-doctorant en urbanisme et en aménagement du territoire à l'Université de Bordeaux III (ADES) et à l'Université du Québec à Montréal (CRISES).

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Jean-Pierre Augustin ■ Mayté Banzo ■ Mario Bédard ■ Éva Bigando ■ Sandra Breux
Marc Brosseau ■ Laurent Couderchet ■ Richard Desnoilles ■ Michel Favory
Martine Freedman ■ Julien Laurent ■ Olivier Lazzarotti ■ Daniel Le Couédic
Sylvain Lefebvre ■ Lucie K. Morisset ■ Suzanne Paquet ■ Sylvain Paquette
Michel Parazelli ■ Philippe Poullaouec-Gonidec ■ Charles Robitaille ■ Romain Roult
Anne-Marie Séguin ■ Frédéric Tesson ■ Jean-Jacques Wunenburg

UQÀM Département de géographie
Université du Québec à Montréal

CHAIRE
de recherche du Canada
en patrimoine urbain
ESG UQÀM

CRISSES
www.crisses.uqam.ca
Centre de recherche sur les innovations sociales

ADES
UMR 5185

ISBN 978-2-7605-3245-8



PUQ.CA

Extrait de la publication